

# LES SPIRITUALITES DU MONDE

David Shutes

1997 (avec quelques modifications de 2011)

Note : une version sérieusement condensée et corrigée de ce texte se trouve, avec quelques ajouts, dans la deuxième section de "L'unité dans la vérité", édité par la Maison de la Bible, 2001.

Un mot sur le texte: je remercie profondément les frères et sœurs de l'Eglise Protestante Evangélique d'Auxerre qui se sont penchés sur ce document pour éliminer au maximum les erreurs et les tumeurs qui trahissent trop l'origine américaine de l'auteur. Il en reste, pourtant, malgré leur bon travail; j'en assume l'entière responsabilité. Mon souhait est que le lecteur arrive à bien comprendre le fond de la pensée, malgré le «parfum exotique» de l'expression.

Si les différences entre églises proviennent uniquement d'une forme d'expression qui gêne certains croyants personnellement, cela ne justifie pas la division.<sup>1</sup> En revanche, si la vérité essentielle de l'évangile est compromise il faut prendre position et ne pas prétendre que nous annonçons tous le même message.<sup>2</sup>

Seulement, cela demande une analyse théologique — voire une analyse presque philosophique<sup>3</sup> — des doctrines. Autrement, on continuera d'un côté à se séparer pour des questions de forme et, de l'autre côté, à chercher l'unité parce que superficiellement on

---

1 Cela peut pourtant justifier la distinction, c'est à dire, le fait de se regrouper en fonction de ces préférences personnelles. Il est tout à fait valable pour les croyants de vouloir se trouver dans une église dont le style leur convient, ce qui peut plus facilement les encourager dans leur croissance spirituelle. A condition de reconnaître la réalité de la foi des autres, sans refuser tout contact, de telles distinctions ne constituent pas la division.

2 Il est très important de distinguer entre ces deux cas de figure. Il peut y avoir quelqu'un qui a la même foi que moi, quant à sa nature de base, mais qui l'exprime d'une manière qui ne convient pas. Il n'a pas forcément tort de le faire, même si cela ne correspond pas à ma personne. Par exemple, je ne suis pas très porté sur la manifestation publique du sentimentalisme tandis que d'autres le sont. Si cela indique une modification du message (si, par exemple, ils le font parce qu'ils croient que le sentimentalisme est un moyen de progresser dans la grâce, ou parce qu'ils pensent que les sentiments ainsi exprimés constituent la présence du Saint-Esprit), il y a effectivement un problème. Il n'est pas forcément d'une gravité extrême, mais il existe. Cependant, s'il s'agit simplement de l'expression de la foi chez des personnes qui ont un caractère différent du mien, un caractère plus émotif, cela n'a strictement aucune importance. Ma façon de vivre et d'exprimer ma foi ne convient pas à ceux-là et leur façon de le faire ne me convient pas à moi. Et alors? Accepter nos différences sur de tels points est très clairement un aspect de ce que la Bible demande aux vrais disciples de Jésus-Christ.

3 Pour beaucoup, le terme «philosophie» évoque un système de pensée foncièrement mauvaise et anti-chrétienne. Ce n'est pas nécessairement le cas. En fait, ce mot fait davantage référence aux questions posées qu'aux réponses données: «Ces réflexions devaient inévitablement soulever la question: 'Que sommes-nous venu faire ici-bas?' ... C'était une vieille question. Empédocle l'avait posée et lui avait donné une réponse; Platon dans le *Théétète* avait établi que c'était le sujet propre de l'enquête philosophique» (E. R. Dodds, *Païens et chrétiens dans un âge d'angoisse*, La Pensée Sauvage, 1979, page 35). De ce fait, la «philosophie» est, dans le fond, la réflexion sur le sens de l'existence, sur l'origine et le but de l'être humain. Il est vrai que la plupart donnent à ces questions des réponses qui ne nous conviennent pas du tout, à nous chrétiens (comme on le voit dans Colossiens 2:8). C'est normal, beaucoup de gens ne sont pas des chrétiens engagés. Toutefois, tout système qui cherche à expliquer la nature et le sens de la vie est forcément une philosophie. Il peut être bien plus, mais il est tout de même une philosophie. De ce fait, il est tout à fait approprié de parler de la «philosophie» du christianisme, par exemple. Il nous serait même très utile de la comprendre; c'est (entre autre) ce que nous allons essayer de faire ici. N'ayons donc pas peur de nous poser des questions «philosophiques». Le simple fait de les poser ne nous oblige en rien à accepter les réponses erronées des différentes philosophies païennes.

s'entend avec tel ou tel groupe. D'autres églises ont des croyances qu'il convient de considérer avec sérieux si l'on veut en comprendre les véritables enjeux; sinon, comment savoir si les différences proviennent d'une forme d'expression qui nous gêne personnellement (ce qui ne constituerait donc pas une raison de se couper d'eux) ou bien alors d'une modification réelle du message de base?<sup>4</sup>

Tout le monde n'est pas prêt à faire cela, vu le peu de place qui est accordé à la saine doctrine et à l'enseignement systématique dans certains milieux. Même parmi ceux qui sont prêts à le faire, tout le monde n'est pas équipé pour le faire. Pour bien comprendre les implications de certaines doctrines et pratiques, il est absolument indispensable d'avoir une très bonne base dans les écritures. Il est utile aussi, d'avoir des bonnes connaissances générales sur d'autres religions et pensées religieuses. C'est souvent de cette façon que nous constatons le plus facilement que telle pensée ou pratique représente véritablement un autre évangile.

Ce document ne prétend pas «donner les réponses» dans la matière. D'abord, parce qu'il serait impossible ici d'aborder tous les mouvements et toutes les tendances qui touchent le christianisme d'une façon ou d'une autre. Deuxièmement, ce qui est dit ici représente, à certains niveaux au moins, mes propres opinions, sans plus. La Bible peut être acceptée sans réserve; mes idées ne le peuvent pas.

Le but est plutôt de faire ressortir les enjeux dans certaines pensées qui divisent les chrétiens aujourd'hui. A chacun de voir s'il partage mes conclusions sur les enjeux. Il se peut que vous estimiez pouvoir partager une pleine communion avec telle ou telle position théologique, alors que je la considère comme une déviation de l'enseignement biblique. Il se peut aussi que vous estimiez devoir vous couper de certains mouvements que je considère comme acceptables. Tel est votre plein droit et je le respecte entièrement. Toutefois, il est essentiel d'avoir analysé le fond de la pensée. Si ces considérations vous aident à le faire, cette étude en aura valu la peine même si vous ne partagez pas toutes mes conclusions.

De telles différences sur les conclusions sont inévitables, même parmi ceux qui acceptent le principe développé dans la première partie. Tout le monde ne sera pas d'accord sur ce qui constitue «la vérité essentielle» (c'est à dire, ce qui constituerait une raison valable de se séparer des autres) et ce qui est secondaire (ce qui ne justifierait donc pas la séparation). Ce serait peut-être utile, voire même souhaitable, mais ce n'est pas possible.

Que cela ne nous empêche pas de réfléchir pour voir où nous en sommes. Réfléchissons d'abord sur ce principe en soi; la Bible ne nous donne pas le droit de nous couper complètement des gens qui ont la même foi que nous. Elle ne nous donne pas non plus le droit de compromettre notre foi pour maintenir une sorte de «communion» avec des gens qui prêchent un autre message. Réfléchissons ensuite sur nos croyances et celles des autres. Si nous sommes obligés d'éviter un tel examen pour maintenir la «communion» avec quelqu'un, c'est qu'il y a un problème. Vérifions donc, par l'analyse des croyances et pratiques des autres et par une étude honnête de la Parole de Dieu, qu'il y ait un problème réel avant de nous séparer des autres. Vérifions de même, quand nous voulons partager la communion avec d'autres, que nous puissions dire avec la même honnêteté qu'ils annoncent et vivent le même message que nous.

Pour faire cela, il est utile de comprendre d'une façon générale ce que l'être humain cherche sur le plan spirituel. Cela sera plus clair dans des religions qui n'ont rien à voir avec le christianisme. Cela nous permettra aussi de faire cette analyse sur un terrain «neutre»,

---

<sup>4</sup> Il est très important de distinguer entre ces deux choses. Il peut y avoir quelqu'un qui a la même foi que moi, quant à sa nature de base, mais qui l'exprime d'une manière qui ne convient pas. Il n'a même pas forcément tort de le faire, même si cela ne correspond pas à ma personne. Par exemple, je ne suis pas très porté sur la manifestation publique du sentimentalisme tandis que d'autres le sont. Si cela indique une modification du message (si, par exemple, ils le font parce qu'ils croient que le sentimentalisme est un moyen de progresser dans la grâce, ou parce qu'ils pensent que les sentiments ainsi exprimés constituent la présence du Saint-Esprit), il y a effectivement un problème. Il n'est pas forcément d'une gravité extrême, mais il existe. Cependant, s'il s'agit simplement de l'expression de la foi chez des personnes qui ont un caractère différent du mien, un caractère plus émotif, cela n'a strictement aucune importance. Ma façon de vivre et d'exprimer ma foi ne convient pas à ceux-là et leur façon de le faire ne me convient pas à moi. Et alors? Accepter nos différences dans de telles choses est très clairement un aspect de ce que la Bible demande aux vrais disciples de Jésus-Christ.

puisque nous ne serons pas tentés de prétendre qu'il nous faut maintenir une communion spirituelle quelconque avec ces religions. Ce sera le but de cette section.

Une fois que nous aurons identifié les motivations spirituelles fondamentales des autres religions, nous découvrirons ensuite que ces motivations peuvent se retrouver aussi chez des gens qui se prétendent chrétiens. C'était le type de problème qui poussait Jésus et les apôtres à dire tant de fois qu'il ne faut pas accepter aveuglément tous ceux qui se réclament de Christ. Nous verrons ces «autres évangiles» dans la troisième partie de l'étude.

## Le point de départ de la religion

Il existe une quantité déconcertante de religions dans le monde. Chaque grande religion contient elle-même un nombre considérable de variantes, parfois avec des différences énormes entre elles. Personne ne peut connaître, et encore moins comprendre, toutes les religions.

Pourtant, nous pouvons les grouper dans quelques grandes catégories selon leur «philosophie» de base, ce qui nous permettra de comprendre les aspirations religieuses de l'homme sans les connaître toutes dans leurs détails. Rien de plus n'est nécessaire pour notre but ici.

À la base de pratiquement toute démarche spirituelle ou religieuse se trouve la question de la souffrance.<sup>5</sup> Le terme «souffrance» n'est peut-être pas approprié dans tous les cas, mais il convient assez bien du fait que les problèmes de la vie prennent effectivement très souvent la forme de la souffrance. Même quand il ne s'agit pas d'une «souffrance» proprement dite, l'homme constate au moins que la vie ne le comble pas. Dans le meilleur des cas, on vit une vie agréable mais on finit par mourir. Trop souvent, le parcours est parsemé d'autres souffrances. Parfois, il s'agit de souffrir d'un bout à l'autre. D'une manière ou d'une autre, l'homme constate rapidement que la vie n'est pas idéale.

C'est cette constatation qui pousse l'homme à rechercher quelque chose de meilleur, un sens à la vie, un moyen d'améliorer ou au moins de comprendre. Selon les raisons qu'il voit pour cette souffrance, la possibilité (ou non) d'y remédier et les moyens utiles pour atteindre son but, la religion prendra forme.

Il est déjà très intéressant de constater cette insatisfaction généralisée chez l'homme. Selon la théorie de l'évolution, l'homme résulte d'un processus vieux de plusieurs milliards d'années, un processus d'adaptation à la situation dans laquelle la vie se trouve. Or, si l'homme est le résultat d'un processus naturel d'adaptation à ses circonstances, comment se fait-il que nous nous y trouvons tellement mal à l'aise? Le simple fait que la vie inclut forcément une lutte pour l'existence et finit par la mort ne suffit pas pour l'expliquer, comme beaucoup de gens pensent. Selon la théorie de l'évolution, nous devrions être parfaitement adaptés à cette lutte et à cette vie qui finit par la mort. Ce sont, après tout, des conditions qui existent depuis très, très longtemps. Logiquement, donc, elles ne devraient pas nous troubler outre mesure.

Nous sommes en droit de tirer la conclusion qu'il y a un problème existentiel fondamental. La vie n'est manifestement pas ce qu'elle devrait être.<sup>6</sup> L'homme a raison, par conséquent, de chercher des explications qui dépassent le cadre «naturel», puisque ce seul cadre

---

5 Sur les réflexions religieuses et philosophiques, Dodds écrit: «Ce n'est pas une question que, en fait, des hommes heureux se posent volontiers à eux-mêmes; une vie heureuse trouve en elle-même sa propre justification» (*ibid*).

6 Pour explorer davantage cette question, quoique d'un point de vue légèrement différent de notre but ici, je recommande fortement la lecture du livre «*Dieu, ni silencieux ni lointain*», de Francis Schaeffer. Sa lecture n'est pas facile, mais pour celui qui va jusqu'au bout cela en vaut largement la peine. Schaeffer argumente d'une façon lucide et convaincante pour la nécessité d'une réponse surnaturelle (et, en l'occurrence, chrétienne) à la question de l'existence, surtout à partir de la constatation (démontrée dans la première partie du livre) que la vie telle que nous la connaissons actuellement ne peut absolument pas être un état naturel.

naturel ne permet pas (et ne peut pas permettre) de résoudre le dilemme. Il est vrai que la plupart des réponses données à cette question sont fausses, au moins en partie. La religion est effectivement une invention humaine dans l'écrasante majorité de ses manifestations, comme cela a été dit si souvent par des gens qui s'y opposent.<sup>7</sup> Toutefois, on ne peut pas se permettre d'en déduire que toute croyance religieuse n'est que de l'invention humaine. A la racine de la religion, il y a un besoin valable, un besoin qui est enraciné dans la réalité. L'universalité de ce besoin est la preuve qu'il doit y avoir une réponse.

Cette considération est nécessaire avant de regarder toutes les fausses pistes que l'homme s'est donné en matière de religion. Il serait trop facile de tout mettre dans le même sac, comme l'ont fait trop de gens de nos jours, en rejetant toutes les religions ensembles. Pourtant, constater que beaucoup de réponses sont fausses ne prouve en rien que toutes le sont. Nous devons être prêts à découvrir que notre propre religion<sup>8</sup> a été contaminée par trop de pensées humaines, mais nous ne devons pas en conclure pour autant que toute croyance n'est qu'illusion. Seulement, la considération des réponses parfois ingénieuses mais toujours insuffisantes que l'homme a trouvées pour cette question de la souffrance doit nous conduire non seulement à accepter mais encore à nous émerveiller devant la réponse fondamentalement différente de la révélation biblique.

## La basse spiritualité

Nous allons considérer plusieurs conceptions spirituelles, mais il y en a deux à la base qui sont d'une importance primordiale. Je les ai baptisées «la basse spiritualité» et «la haute spiritualité». Comprendre la nature fondamentale des multiples religions qui existent dans le monde, c'est d'abord bien saisir la différence essentielle entre ces deux approches du domaine spirituel. C'est cela qui nous permettra de voir clair dans l'ensemble de cette question de la recherche spirituelle de l'homme.

Les termes «basse spiritualité» et «haute spiritualité» ne doivent pas être vus comme un jugement de valeur sur ces conceptions. Les deux, en fait, ne valent rien. Il s'agit dans les deux cas de conceptions erronées qui nient la réalité et l'importance de Dieu tel qu'il se présente dans la Bible. La haute spiritualité n'est nullement meilleure que la basse spiritualité.

---

7 Cela est vrai même dans le christianisme. Beaucoup de croyances et de pratiques dites «chrétiennes» sont de pures inventions humaines. Et c'est une personne profondément convaincue de l'enseignement de la Bible qui le dit!

8 Dans certains contextes, nous insistons sur le fait que le christianisme n'est pas une religion. Je le fais aussi parfois. Par là, nous voulons dire qu'il s'agit de quelque chose de vivant, d'une relation avec Dieu, et non uniquement d'un ensemble de rites et de croyances. Toutefois, le christianisme (même dans sa forme la plus fidèle à la Bible) est effectivement une religion, selon les définitions utilisées couramment. Hans-Joachim Schoeps commence son livre sur l'étude des religions ainsi: «Les religions sont des voies de salut. Elles essaient de répondre aux questions craintives de l'homme, de le libérer des douleurs qui empêchent la communion avec la divinité. ... Dans la religion, l'homme rencontre une puissance supérieure à lui-même. ... Il désire la paix et la vérité; il espère atteindre l'immortalité» (Schoeps, *The Religions of Mankind*, Doubleday Anchor, 1968, page v). W. Richard Comstock aussi définit la religion d'une façon qui inclut forcément le christianisme: «La religion est souvent définie en termes de la distinction faite par beaucoup de gens 'religieux', entre un ordre d'existence empirique, naturel, et un ordre d'existence qui est super-empirique ou surnaturel. ... Vraisemblablement la plupart des anthropologues et des sociologues du moment acceptent une variante de cette position» (W. Richard Comstock, *The Study of Religion and Primitive Religions*, Harper & Row, 1971, page 21). Il émet quelques réserves personnelles sur la notion du «surnaturel» dans cette définition, et propose qu'une définition plus juste serait de parler de ce qui est «transcendant» plutôt que de ce qui est «surnaturel» ou «transempirique»: «Vu comme ceci, la religion fait une distinction entre l'homme et quelque chose qui lui est transcendant» (Comstock, *op. cit.*, page 25). Autrement dit, un système de pensée, de croyances ou de rites est une «religion» s'il met en avant une réalité transcendante. Or, ceci est très clairement le cas du christianisme, même du christianisme le plus biblique. Nous avons raison d'insister que notre foi est bien plus qu'une simple religion, surtout dans un contexte culturel comme le nôtre. Toutefois, ce que nous croyons sur Dieu et la vie avec lui, ainsi que notre façon de vivre à cause de ces croyances, entrent bien dans la catégorie de la religion.

Ces termes servent plutôt à désigner le type de recherche spirituelle qui constitue la motivation de base. Ils sont toutefois assez subjectifs. Quelques-uns discuteront sûrement de leur à-propos. Peu importe. L'essentiel n'est pas de savoir si ces termes sont les plus appropriés mais de comprendre les conceptions sous-jacentes.

Nous commençons par la basse spiritualité pour la simple raison qu'elle est de loin la plus répandue. De plus, chronologiquement elle a toujours précédé la haute spiritualité. C'est donc avec cette conception que nous devons commencer, si nous voulons comprendre ce que cherche l'homme sur le plan spirituel.

Nous pouvons aborder utilement l'examen de la nature de la basse spiritualité en revenant à la question qui est à la base de toute démarche religieuse, celle de la souffrance. La basse spiritualité et la haute spiritualité ont en commun (et c'est pratiquement tout ce qu'elles ont en commun) de voir cela comme le problème majeur de l'existence. Elles y apportent deux approches fondamentalement différentes, comme nous verrons par la suite, mais c'est là le point de départ des deux.

En ce qui concerne la souffrance, la réponse la plus «naturelle» est de vouloir y remédier. Si l'homme estime qu'il est possible d'éliminer ou de réduire la souffrance, il essaiera normalement de le faire. Seulement, il constate très rapidement que trop de choses échappent à son contrôle. Il y a des forces qui le dépassent et qui jouent un rôle important dans le déroulement de la vie. Puisque les enjeux de la vie dépassent les capacités naturelles de l'homme, il cherchera de l'aide par des moyens surnaturels. C'est là qu'intervient l'approche que j'ai appelé la basse spiritualité.

Comme chaque conception spirituelle fondamentale, elle revêt de multiples formes selon les religions, les cultures et les époques. Toutefois il y a toujours certains éléments qui sont présents, des aspects fondamentaux de la conception du monde qui est derrière. Le premier est l'acceptation évidente de l'existence du monde matériel, celui dans lequel nous vivons. Il n'est jamais question dans cette conception spirituelle de nier la réalité ou l'importance de ce monde. Ceci ne se discute même pas; c'est une telle évidence que personne ne songe à la mettre en question. (S'il y en a qui doutent de la réalité du monde matériel, c'est qu'une autre spiritualité est déjà en train de s'installer.)

Ensuite, la basse spiritualité accepte tout autant la réalité du monde spirituel, le «monde des esprits». Il peut y avoir des idées assez variées sur la nature de ce monde spirituel, mais aucun doute n'est permis quant à son existence. Le domaine spirituel dans la pensée des Celtes, par exemple, a été désigné tout simplement par «l'autre monde»<sup>9</sup>; ils avaient des idées assez précises sur sa nature. L'animisme, au contraire, ne présente qu'une idée très vague des conditions dans le domaine des esprits. Pourtant, c'est une réalité au moins aussi importante dans l'animisme que dans le druidisme.

Il est également fondamental de comprendre dans la basse spiritualité que les dieux ou les esprits qui habitent ce domaine spirituel<sup>10</sup> ont bien leur identité individuelle et personnelle.<sup>11</sup> Les esprits (qu'on les appelle des «dieux» ou non) existent réellement, tout autant

---

9 Voir à ce sujet *Le druidisme* de Jean Markale, Payot, 1985, pages 265-272. Markale a fait énormément d'études dans la religion celtique et peut être considéré comme une autorité dans le domaine descriptif. Toutefois, il est à prendre avec certaines réserves au niveau interprétatif, car il a une tendance très marquée à vouloir à tout prix voir dans la religion celte une spiritualité du type que j'appelle plus loin la spiritualité intermédiaire. Cette spiritualité semble manquer totalement à cette époque parmi les peuples celtes.

10 La différence entre «esprits» et «dieux» est subtile; elle relève davantage de la nature de la culture que d'une idée fondamentalement différente de la place qu'ils jouent dans la religion. «Il y a une distinction relativement claire entre le monde des esprits, des fantômes et des ancêtres, qui représentent l'animisme, et la croyance dans un panthéon de dieux, le polythéisme. Le polythéisme appartient à un niveau supérieur de développement social et nous le trouvons dans les cultures anciennes plus avancées de l'Inde, l'Égypte, la Mésopotamie et la Grèce» (John Lewis, *The Religions of the World Made Simple*, Doubleday, 1958, 1968, page 24). D'une façon générale, un «dieu» est peut-être plus puissant, plus élevé, qu'un «esprit». Cela ne change rien au niveau de la conception de base de la basse spiritualité.

11 La seule exception à cette règle vient de certaines formes de religions primitives qui ne parlent pas du tout des esprits. Il y est question uniquement de la manipulation de la force magique, le *mana*, sans concevoir l'action qui en résulte comme l'intervention d'un

que les êtres humains dans le monde matériel et d'une manière qui n'est pas bien différente.<sup>12</sup> Il ne s'agit nullement de simples convenances religieuses pour «personnifier» certains principes ou forces qui agissent dans le monde spirituel.<sup>13</sup> Cette conception a été effectivement introduite à plus d'une reprise dans l'histoire de la terre, mais toujours quand une autre conception spirituelle était en train de remplacer la basse spiritualité. La basse spiritualité dans sa forme pure n'a que faire de telles notions ésotériques.

Et pour cause, la basse spiritualité est avant tout pratique. Au sujet du but ultime de la religion parmi les Scandinaves d'autrefois, Régis Boyer écrit: «Quand elles seront directement connues de nous, l'éthique et les relations que le Scandinave entretient avec son ou ses dieux nous apparaîtront comme 'utilitaires': la divinité est un 'patron' (*fulltrúi*) au sens chrétien<sup>14</sup> du terme, on s'adresse à elle pour lui demander des choses précises, les rapports qui s'établissent entre elle et son zéléteur sont de l'ordre de la bonne camaraderie, elle est cet 'ami cher' (*vinr gódr*) que l'on sollicite pour qu'il rende service, si elle ne s'exécute pas, on est fâché contre elle. En tout cas, pas de crainte terrifiée ni d'adoration muette, encore moins d'extase mystique.»<sup>15</sup>

Cette remarque s'applique tout autant à toute autre forme de basse spiritualité, du moins en ce qui concerne la motivation fondamentale. Sa démarche est bien simple; il s'agit d'essayer de limiter l'étendue de la souffrance humaine. Il n'y a donc aucun besoin de chercher à comprendre (ou à imaginer) la nature ésotérique de dieux qui sont peut-être d'un tout autre ordre que nous. John Lewis fait même remarquer que la conception de dieux comme des êtres qui nous ressemblent plus ou moins est étroitement liée à ce but fondamental de la basse spiritualité: «Plus les dieux sont humains, plus ils peuvent être apaisés, plus nous pouvons plaider avec eux. Leur faveur peut se gagner; nous pouvons obtenir d'eux une intervention en notre faveur.»<sup>16</sup>

Il va de pair avec cette notion que plus un dieu a la possibilité de nous faire du bien, plus il y a d'intérêt à chercher son aide. Jan de Vries écrit, par exemple: «Les dieux de la fertilité sont de puissants sauveurs; ils donnent en même temps la santé, la richesse et la beauté.»<sup>17</sup>

---

dieu ou d'un esprit. Toutefois, de telles religions sont bien rares; il me semble que dans pratiquement tous les cas, même quand il y a la croyance à une magie qui se manipule toute seule sans l'intervention des esprits, il y a parallèlement une croyance dans des esprits. Et de toute façon, la basse spiritualité n'aura jamais une conception des esprits comme de simples «forces» impersonnelles. Si une religion relevant de la basse spiritualité met en avant la notion de dieux ou d'esprits (ce que font la quasi-totalité des religions telles), elle les conçoit comme des êtres avec une identité individuelle.

12 «La religion gauloise n'était pas un monothéisme à la juive, mais un polythéisme comparable à celui des autres peuples [indo-européens]. Cela implique qu'ils se représentaient leurs dieux comme des êtres doués d'action et de volonté. Or cette conception mène à leur attribuer des caractères semblables à ceux de l'homme. Le mythe des deux batailles de Mag Tured prouve à quel point les Celtes concevaient leurs dieux comme des humains.» Jan de Vries, *La religion des Celtes*, Payot, 1984, page 211.

13 C'est ici justement qu'il faut émettre de sérieuses réserves quant aux conceptions de Jean Markale sur la nature de la religion celte. Se basant davantage sur des *a priori* que sur des indications historiques, il ne veut pas croire que les Celtes croyaient réellement en l'existence d'une multitude d'êtres qu'on appelle des «dieux» et qui ont tous les défauts et limites que la basse spiritualité attribue toujours à ses dieux. A mon avis, l'évidence de l'histoire est concluante sur ce point et un point de vue comme celui de Jan de Vries, cité plus haut, est tout à fait justifié.

14 Il utilise le mot «chrétien» ici dans le sens des pratiques catholiques, bien entendu, et non dans le sens biblique. Dans le catholicisme, la notion de «patron» s'applique bien davantage aux saints qu'à Dieu lui-même, considéré souvent comme bien trop élevé pour s'occuper directement de nous.

15 Régis Boyer, *La religion des anciens Scandinaves*, Payot, 1981, page 41.

16 John Lewis, *op. cit.*, page 26.

17 Jan de Vries, *op. cit.*, page 162.

On peut résumer la conception fondamentale de la basse spiritualité de la façon suivante: le seul intérêt du spirituel est dans ce qu'il peut nous apporter de confort matériel; il s'agit de faire en sorte que nous soyons «bien dans notre peau», autrement dit, de réduire autant que possible la souffrance de la vie.

Bien entendu, cela peut prendre énormément de formes différentes, puisque les désirs des uns et des autres et les plaisirs qui les rendent «bien dans leur peau», ne sont pas forcément les mêmes. Cela prend très souvent la forme de la santé et de la prospérité, mais même dans ces domaines il y a de la place pour «les goûts et les couleurs». La santé est-elle uniquement une question du corps ou concerne-t-elle aussi le bien-être psychologique? La prospérité se mesure-t-elle par la fertilité des troupeaux, par les victoires militaires ou encore par les comptes en banque? Peu importe. Le fondement est toujours là: on s'intéresse au monde spirituel pour ce qu'il peut nous apporter.

Il serait utile de noter qu'il existe deux grandes catégories de recherche du bien-être personnel dans la basse spiritualité. L'une n'exclut pas l'autre, d'ailleurs. D'un côté, il y a la recherche du bien-être dans cette vie. D'un autre côté, il y a la recherche du bien-être après la mort. Comme les deux ne s'excluent pas systématiquement, il y a bien sûr beaucoup de religions où les dieux sont censés nous procurer non seulement une vie agréable ici mais encore une vie agréable après la mort.

Néanmoins, même quand il est question de la vie après la mort dans la basse spiritualité (ce qui est assez courant, sans être universel pour autant), on peut toujours affirmer que le seul intérêt du spirituel réside dans ce qu'il peut nous apporter de confort matériel. La basse spiritualité, si elle conçoit une vie après la mort, la conçoit en termes assez (voire très) matériels. Le «paradis» ressemble étrangement à cette terre, tous les soucis et toutes les peines en moins. L'autre monde des Celtes est un exemple ancien et bien documenté de cette idée; il était à la fois source d'aide pour les nécessités de cette vie et le destin après la mort.<sup>18</sup>

«Pour les Celtes, le but projeté, objectivé, c'est ce qu'on appelle l'Autre-Monde. Il ne ressemble guère à l'Au-delà chrétien, ni à ces zones vagues de la non-conscience que les Grecs et les Latins ont imaginées à travers leur matérialisme rationalisant.»<sup>19</sup>

«L'Autre-Monde est l'endroit intemporel et a-spatial où se réalise le monde imaginé par le plan divin. Il n'y a donc plus de contingences négatives. ... Il n'y a plus de travail non plus, puisque le travail est souffrance indispensable pour arriver au dépassement et que là, le dépassement est déjà opéré. Il n'y a plus de vieillesse, puisque le temps n'existe plus, du moins dans sa version relative. Il n'y a plus de mort, puisque la mort est transcendée. Ainsi apparaissent les images somptueuses de l'île d'Avallon, ou d'Émain Ablach, cette *Insula Pomorum* des légendes.»<sup>20</sup>

«Ce séjour bienheureux se caractérise par une absence de temps qui a pour conséquence l'élimination de la vieillesse, de la maladie, de la guerre et de la mort. La nourriture et la boisson sont inépuisables, symbolisés par la Pomme et aussi par le vin ou l'hydromel. C'est aussi la 'Terre des Femmes', dont la reine est une femme divine, Morgane en particulier, celle qui accueille, nourrit, abreuve et comble de volupté. Car l'aspect érotique est loin d'être absent de ces évocations du paradis.»<sup>21</sup>

---

18 Nous examinons cette croyance dans une religion ancienne afin de la voir dans un état relativement «pur». Toutefois, il suffit de regarder certains groupes chrétiens actuels pour constater que cette pensée n'a pas disparue. Au contraire, elle a été incorporée dans le christianisme, parfois de façon flagrante. L'enseignement des Témoins de Jéhovah sur le paradis terrestre en est un très bon exemple mais n'est pas du tout un cas isolé.

19 Markale, *op. cit.*, page 266.

20 Markale, *op. cit.*, page 267.

21 Markale, *op. cit.*, pages 269-270.

«Par-delà l'Océan, il y a encore un autre pays qu'il vaut mieux comparer aux Champs Élysées<sup>22</sup> plutôt qu'à une île des morts. Elle porte dans nos textes de nombreux noms, entre autres ceux de *Tír no n-óg*, 'pays des jeunes gens', *Tír na m-béo*, 'pays des vivants', *Tír sorcha*, 'pays brillant', *Mag Mell*, 'les champs aimables'.»<sup>23</sup>

«Il s'agit d'un véritable Mag Mell, où, sans être cultivé, le sol produit d'abondantes récoltes. Là vivent neuf sœurs sous le gouvernement de *Morgane*; elles peuvent se métamorphoser en oiseaux. Il y règne une paix et un printemps éternels. Les habitants ignorent l'âge, la maladie et les soucis.»<sup>24</sup>

Ces descriptions du paradis celte montrent que, longtemps avant les chrétiens ou les musulmans, les gens avaient imaginé le séjour des morts d'une manière qui est tout simplement tirée de tout ce qu'ils aiment dans le monde présent. Jan de Vries le fait remarquer explicitement, d'ailleurs, quand il écrit: «Ces conceptions reflètent les rêves de l'humanité.»<sup>25</sup>

Que ce soit dans cette vie ou après la mort, la raison d'être de la religion dans la basse spiritualité est toujours en vue du confort personnel: nous voulons être jeunes, beaux, heureux, riches, comblés, importants, victorieux, bien portants, bien nourris, etc. La religion, dans cette conception de la spiritualité, a pour but principal de satisfaire tant bien que mal ces désirs. S'il nous apporte en même temps une explication sur notre origine, notre destin ou le sens de la vie, tout cela est secondaire. La basse spiritualité ne cherche pas plus la connaissance ésotérique que l'élan mystique.

La basse spiritualité est (de loin) la forme la plus répandue de recherche religieuse sur la terre. Il semble, selon l'étude de l'histoire de la religion, qu'elle l'ait toujours été. Il semble même qu'elle soit la forme la plus ancienne de religion humaine<sup>26</sup>. Autrement dit, il s'agit de la notion la plus utile à saisir si nous voulons comprendre les motivations spirituelles de ceux qui nous entourent, puisqu'il s'agit de la conception spirituelle chez le plus grand nombre.

Ceci vient tout simplement de la nature du péché. Par le péché, l'être humain refuse que Dieu soit Dieu dans sa vie, comme Paul le dit dans sa lettre aux croyants de Rome: «Ils sont donc inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces.»<sup>27</sup> Le péché n'est pas le refus total de Dieu, mais le refus de Dieu comme Dieu.

Tout en refusant que Dieu soit Dieu dans sa vie, l'homme pécheur désire pourtant l'aide de Dieu.<sup>28</sup> Ceci se voit clairement dans l'excuse si largement répandue dans notre société pour le refus de croire en Dieu: «Si Dieu existe, pourquoi y a-t-il tant de maux dans

---

22 Il s'agit, bien entendu, du séjour des bienheureux dans la mythologie classique et non de l'avenue qui porte son nom, à Paris!

23 de Vries, *op. cit.*, page 265.

24 de Vries, *op. cit.*, page 266.

25 *Ibid.*

26 Quand je dis qu'elle est la forme la plus ancienne de la religion humaine, il s'agit bien de la religion humaine. La véritable croyance au sujet de Dieu et la façon dont l'homme est appelé à vivre avec lui est plus ancienne, bien entendu, que toute forme de la basse spiritualité. Cela était déjà connu d'Adam et d'Eve, car Dieu le leur avait révélé. Mais dès que cette croyance commence à dégénérer, dès que nous rencontrons la religion telle que l'homme la conçoit, elle prend la forme de la basse spiritualité. Les pratiques de Caïn dans Genèse 4, par exemple, indiquent déjà cette mentalité. Il ne faudrait pas penser, pourtant, que la basse spiritualité est plus ancienne que la vraie foi en Dieu. L'enseignement biblique n'est pas une amélioration des croyances païennes les plus anciennes; au contraire, les croyances humaines constituent une dégénérescence de la vérité spirituelle, telle que Dieu l'a révélée depuis le commencement.

27 Romains 1:21.

28 Ce principe est bien présenté dans la parabole du fils prodigue, dans Luc 15:11-12. Le fils prodigue ne veut plus que son père puisse diriger sa vie en tant que père, mais les richesses du père l'intéressent toujours.



le monde?» Autrement dit, nous ne voulons croire qu'en un Dieu qui nous fasse du bien même quand nous refusons de marcher avec lui.

La basse spiritualité est donc l'invention de l'homme pour répondre à cette attente pécheresse. Par son refus d'adorer ou d'obéir, l'homme ne nie pas forcément les valeurs spirituelles, mais montre néanmoins que sa première préoccupation est pour son confort personnel et matériel. La basse spiritualité est la motivation fondamentale derrière toute une pléthore de religions par lesquelles l'homme croit pouvoir se procurer les avantages qu'il recherche, tout en tenant Dieu à distance. Au lieu d'être le souverain de l'univers, la puissance divine est réduite au niveau d'un génie dans une lampe qui accomplit nos vœux sans faire d'autres demandes sur nos vies.

Avant de clore ce chapitre sur la basse spiritualité, disons quelques mots sur le moyen d'atteindre ces biens recherchés. Plusieurs remarques s'imposent.

Tout d'abord, notons bien qu'il n'est pratiquement jamais question d'obligations morales dans les formes antiques de la basse spiritualité. La seule exception est la religion égyptienne et on pourrait argumenter fortement qu'elle n'était pas composée uniquement de la basse spiritualité. Par leur contact depuis le temps d'Abraham avec la spiritualité juive, la religion des Égyptiens a été influencée par des notions qui ne lui étaient pas innées.<sup>29</sup>

Normalement, dans la pensée de la basse spiritualité, il n'y a pas du tout besoin de se comporter de telle ou telle manière pour se procurer la faveur des dieux. Cette notion ne paraît que bien plus tard dans la basse spiritualité, par contamination; elle y est totalement absente dans sa forme «pure». «Sur un plan familial, celui de la Morale, on ne peut en effet remarquer de distinction nette entre le Bien et le Mal. *Le péché est inconnu de la tradition druidique.*»<sup>30</sup> On ne trouve pas davantage trace de cette notion dans d'autres manifestations de la basse spiritualité, que ce soit dans les polythéismes anciens, l'animisme ou le totémisme. Les puissances spirituelles ne sont tout simplement pas intéressées par le comportement de l'homme.

Si les récompenses de la religion ne viennent pas d'une vie juste et sainte, d'où viennent-elles? De la magie. Le terme n'est pas toujours utilisé, mais c'est la pensée qui est toujours sous-jacente.

La magie revêt de multiples formes. Les trois catégories principales sont les incantations, les rites et les offrandes. Une incantation est une sorte de «formule magique»: prononcée correctement elle produira tel ou tel effet. Un rite est n'importe quelle action qui accomplit par des gestes ce qu'une incantation accomplit par la parole. Une offrande, finalement, consiste à donner quelque chose soit pour prouver sa sincérité par ce qu'on est prêt à donner, soit pour répondre aux besoins du dieu ou esprit qui en bénéficie.

Toutes ces catégories d'actes magiques ont leur équivalence dans la véritable adoration de Dieu; elles correspondent aux prières, aux cérémonies et aux sacrifices. Toutefois, dans la magie le sens de base est bien différent. Une incantation, au lieu d'être une simple communication comme dans la prière, devient un moyen efficace pour accomplir quelque chose par le fait même de la prononcer. Un rite n'a pas uniquement un sens pédagogique, en vue d'aider les fidèles à comprendre ou à se rappeler certains aspects de la vie avec Dieu. Une offrande devient une sorte d'échange avec un dieu; chacun fournit à l'autre ce dont il a besoin.

---

29 Bon nombre de spécialistes des religions anciennes ont remarqué que la religion égyptienne n'entre pas du tout dans les «normes» de l'époque sur ce point. Toutefois, nous constatons qu'au fur et à mesure de l'élargissement du contact de la pensée juive avec le monde ancien, la question du péché fait son apparition dans les religions. Elle le fait le plus tôt chez les Égyptiens. Ensuite, depuis l'époque de l'exil juif à Babylone, la religion de la perse voisine s'y intéresse à son tour, sous la réforme de Zoroastre. Les religions européennes ne le feront qu'à partir de l'ère chrétienne lorsque les apôtres dissémineront jusqu'aux extrémités du monde connu la notion d'un Dieu suprême qui exige un comportement juste de la part des hommes. On peut donc construire un argument assez fort pour la thèse de l'influence juive comme source systématique de la pensée du péché dans les religions conçues en fonction de la basse spiritualité.

30 Markale, *op. cit.*, page 257. Italiques de l'auteur.

Chaque fois, le principe de base est le même: il y a une véritable puissance efficace dans un rite magique quelconque. Le rite n'accomplit rien par un mécanisme physique, bien entendu; sinon ce ne serait plus de la magie. (Prendre un médicament pour guérir une maladie n'est pas de la magie; le mécanisme est physique et naturel. Offrir un sacrifice à un dieu l'est, parce que le «mécanisme» est d'ordre surnaturel.) Toutefois, il y a un «mécanisme» derrière la magie; elle marche par des procédés qui sont bien déterminés. Autrement dit, si vous accomplissez correctement le rite, l'avantage recherché en découlera forcément.

Cela ne veut pas dire que n'importe quel effet peut être produit par la magie. Dans certaines formes de la basse spiritualité, le destin de l'homme est assez invariable, fixé par des forces (astrologiques, par exemple) qui ne peuvent être modifiées.<sup>31</sup> Parfois, quand la vie est conçue de cette façon, la magie se limite, non à **changer** ce qui va arriver, mais uniquement à le **découvrir**. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est déjà un avantage. Cela permet au moins de s'y préparer psychologiquement.<sup>32</sup> Dans d'autres cas, découvrir le sort qui nous attend nous permet de l'éviter. Cette pensée contredit quelque part la notion d'un destin pré-déterminé, mais la religion n'est pas toujours dotée d'une logique rigoureuse.

Toutefois, la magie permet souvent d'effectuer des changements réels. Cela peut consister à produire des avantages pour soi-même ou pour ses amis (on parle alors de magie «blanche») ou de produire des grands ennuis pour ses ennemis (ce qui s'appelle la magie «noire»). De tels effets sont, évidemment, encore plus utiles que la simple découverte d'un avenir plus ou moins invariable.

Parfois la magie marche très facilement; il s'agit d'accomplir les rites et les esprits obéissent. D'autres fois il faut une magie puissante et compliquée pour plier la volonté des dieux capricieux qui ont d'autres intérêts que d'accomplir les vœux des humains. Dans certaines conceptions (bien rares), la magie marche toute seule sans l'intermédiaire d'un esprit quelconque. Dans tous les cas de figure, le principe de base reste le même: Si vous connaissez les rites secrets<sup>33</sup>, vous produirez les résultats voulus.

La dernière remarque sur la magie découle de la précédente. Si la magie produit automatiquement les effets voulus,<sup>34</sup> c'est que les puissances spirituelles peuvent être manipulées. Dieux et esprits doivent obéir à la magie et, à travers la magie, aux humains qui la manipulent. Ils sont peut-être puissants, mais jamais tout-puissants, puisqu'il est possible de les plier à notre volonté. Ceci se voit dans sa forme peut-être la plus claire dans la fameuse question du génie qu'on fait sortir de sa lampe pour accomplir nos vœux: «Quelle est ta volonté, ô maître?» Dans le fond de la chose, c'est bien l'homme qui est le maître dans l'utilisation de la magie, et non les puissances spirituelles qu'il dirige à son gré.

31 Une telle conception produit, normalement, une optique assez pessimiste. La religion des scandinaves, par exemple, était plus ou moins dans ce style: la mort y était vue comme un mal inévitable et la vie après la mort n'était pas du tout conçue comme un sujet de joie. Ils estimaient que, même dans cette vie, le destin fait qu'il n'est pas bien possible de contourner la souffrance. Il y avait toutefois quelques possibilités d'éviter certains malheurs, ce qui est déjà mieux que rien. Pour le reste, il fallait l'accepter. Non d'une façon passive et fataliste, mais il fallait tout de même faire avec.

32 Certaines philosophies de nos jours s'inscrivent plus ou moins dans le même cadre: la vie n'a pas de sens, la souffrance est inévitable, la seule certitude est la mort. La seule consolation vient de comprendre cela et d'éviter ainsi la souffrance supplémentaire qui vient du fait de chercher un répit ou un sens à la vie qui seront l'un et l'autre toujours illusoires. On ne peut pas considérer une telle optique comme une «religion», bien entendu, et cette conception de la vie ne relève pas de la basse spiritualité. Toutefois, il est utile de constater que la démarche de base est la même que dans la basse spiritualité, le désir d'arranger la vie autant que possible. Seulement, comme ceux qui adhèrent à ces philosophies ne croient pas qu'il existe de puissance spirituelle capable d'intervenir, ils préconisent simplement d'accepter l'absurdité d'une existence dénuée de sens et remplie de souffrance.

33 Ils le sont forcément, au moins dans une certaine mesure. Autrement, tout le monde jouerait constamment des avantages que la magie peut nous procurer. Tout en donnant à l'homme ce plaisir d'une «connaissance secrète» qui le met au-dessus des autres, cette conception permet d'expliquer pourquoi les choses vont si mal dans le monde alors que tout ce que nous désirons peut se réaliser par la magie.

34 A condition, bien entendu, que les rites soient accomplis correctement. Cette «échappatoire» est nécessaire pour expliquer pourquoi, dans bien des cas, le résultat n'y est pas.

Hans-Joachim Schoeps relève très clairement cet aspect de la magie. «La différence entre la religion<sup>35</sup> et la magie consiste, selon Nathan Söderblom, précisément en cela: dans la religion, l'homme vénère la divinité tandis que dans la magie il tente de contraindre le principe divin à accomplir ses propres desseins. Dans la religion, c'est la divinité qui est le maître; dans la magie, c'est l'homme qui est le maître.»<sup>36</sup> Il ajoute, au sujet de la distinction entre la religion et la magie: «La question clé est de savoir si c'est la divinité qui domine le prêtre ou le prêtre qui domine la divinité.»<sup>37</sup>

Voilà donc la basse spiritualité: elle voit dans les difficultés de l'existence le problème majeur de l'homme, et cherche à remédier à ces difficultés. Parfois elle croit qu'elles peuvent être résolues en grande partie, voire entièrement, sinon dans cette vie du moins après la mort. D'autres fois elle se limite à un objectif bien plus modeste, celui de réduire certaines souffrances. La vie ne sera peut-être pas idéale, mais au moins elle sera meilleure.

Dans tous les cas, la religion qui s'inspire de la basse spiritualité est au service de l'homme pour accomplir ses désirs. Mais non des aspirations spirituelles et mystiques; il s'agit simplement des désirs qui relèvent assez directement de la vie matérielle de tous les jours. Une telle recherche spirituelle ne va pas loin, mais les résultats sont bien suffisants pour ceux qui ne s'intéressent qu'à leur confort physique, dans cette vie et, éventuellement, après la mort.

## La haute spiritualité

La haute spiritualité est bien différente de la basse spiritualité:

La basse spiritualité se préoccupe principalement du confort et du bien-être dans cette vie matérielle (ou une autre, après la mort, qui lui est tout à fait semblable). La haute spiritualité n'y voit **pas du tout** une priorité. Selon les conceptions, cela peut même être un empêchement majeur à ce qui est vraiment important.

La basse spiritualité se préoccupe dans pratiquement tous les cas des dieux ou esprits. Ils existent, ils sont des êtres d'ordre personnel (ce qui veut dire, ils ont chacun leur identité personnelle), et ils peuvent nous influencer. Le plus souvent, la haute spiritualité n'y croit même pas. Si elle y croit, elle ne voit dans les puissances spirituelles que des aspects tout à fait secondaires de la réalité spirituelle.<sup>38</sup> La basse spiritualité agit par magie, sous une forme ou une autre. La haute spiritualité n'a pour ainsi dire aucune place pour la magie; elle cherche à atteindre son but par la méditation, la réflexion, l'illumination mystique. En tout cas, ses moyens se passent entièrement à l'intérieur de l'esprit humain.

La différence à la base vient d'une autre conception de la réalité. La basse spiritualité conçoit un domaine spirituel qui, souvent, n'est pas bien différent de notre monde. S'il l'est, il n'est pas question que les êtres humains y entrent. De toute façon, le seul intérêt du

---

35 Il utilise le mot «religion» dans un sens limité qui exclut de ce terme une quantité importante de pratiques spirituelles que d'autres (y compris moi-même) classent avec la religion. Une grande partie de ce qui relève de la basse spiritualité n'entre pas dans la catégorie de la «religion», tel qu'il utilise le terme. Toutefois, il ne s'agit que d'une question sémantique; on ne peut pas dire que cet usage des mots est «faux». Il s'agit simplement de comprendre ce qu'il entend par les termes qu'il utilise.

36 Schoeps, *op. cit.*, page 23.

37 Schoeps, *op. cit.*, page 37.

38 Sur les croyances de Gautama Bouddha, par exemple, Lewis écrit: «Quant aux dieux, ils existent, mais le Bouddha n'adorait aucune divinité. Il minimisait leur importance et n'avait pour eux aucun respect. Ils ne les considérait pas comme vraiment bénis, ni immortels» (*op. cit.*, page 39). Beaucoup de ses adeptes n'y croyaient même pas ou, s'ils y croyaient, leur attitude étaient le plus souvent comme celle du Bouddha. Ceci est tout à fait caractéristique de la haute spiritualité.

«spirituel» est de nous aider à améliorer notre confort matériel.<sup>39</sup> La haute spiritualité, en revanche, se base sur l'idée qu'il existe un domaine spirituel d'un tout autre ordre que l'existence matérielle dans ce monde. Et bien qu'il soit absolument différent de ce monde, il est bien le destin de l'être humain.

Ce domaine spirituel s'appelle le «nirvana». Il n'est pas du tout à concevoir comme un paradis dans le sens islamique, celtique ou autre religion dans ce style. S'il s'agit d'une vie où chacun vit individuellement et peut vivre des plaisirs d'une existence personnelle, c'est qu'il s'agit de la basse spiritualité ou, du moins, de son influence.<sup>40</sup> Il est donc conçu d'une façon qui n'admet ni l'existence personnelle ou matérielle, ni les plaisirs qui s'y associent.

Comme la basse spiritualité, la haute spiritualité prend beaucoup de formes différentes. Dans certaines conceptions, le domaine spirituel est le seul qui existe réellement; tout le reste n'est qu'illusion. Dans d'autres, ce monde matériel est tout à fait réel. Toutefois, dans toutes les variantes de la haute spiritualité, le domaine spirituel est considéré comme plus important que le monde qui nous entoure.

C'est cette conception de la réalité<sup>41</sup> qui a donnée une toute autre réponse à la question de la souffrance que celle donnée par la basse spiritualité. Le problème est le suivant:

La basse spiritualité est troublée par la souffrance dans la vie et cherche de l'aide surnaturelle pour réduire cette souffrance. Mais que faire si cette souffrance est inévitable, puisqu'elle fera toujours partie de la vie quoi qu'on fasse?

Dire qu'il n'y a pas d'alternative, c'est tomber dans une philosophie fataliste. Mais la haute spiritualité propose justement une alternative. Comme elle croit à une réalité «spirituelle» supérieure, elle propose justement à l'homme d'y chercher refuge. Autrement dit, on ne peut pas éviter la souffrance de l'existence dans ce monde; on cherche donc à échapper à l'existence dans ce monde de souffrance.<sup>42</sup>

Notons que c'est, à quelque chose près, ce que cherche une personne qui se suicide. Mais le suicide n'est pas une solution dans la haute spiritualité. Comme la réalité ultime est spirituelle, il est inconcevable de quitter cette vie et ne plus exister. Soit on entre définitivement dans la réalité spirituelle, le nirvana (ce qui n'est pas du tout facile à faire, paraît-il), soit on revient ici pour vivre une autre vie dans le but de mieux se préparer pour le nirvana. Cette doctrine s'appelle la réincarnation. Il n'est pas du tout question qu'une

---

39 C'est la raison pour laquelle le domaine spirituel ne peut pas être le destin de l'homme s'il n'est pas d'un ordre plus ou moins matériel. Son intérêt dans la basse spiritualité n'est nullement dans le fait d'être «spirituel» mais uniquement dans le fait d'être «à l'aise», sous-entendu sur le plan du confort personnel. Soit le domaine spirituel est plus ou moins semblable à notre monde, mais en mieux (comme dans la religion celtique), soit il n'est absolument pas question que les êtres humains y entrent (comme dans l'animisme).

40 Le paradis du bouddhisme chinois, par exemple, le «Pays Pur», n'est pas une conception qui relève de la haute spiritualité. Cela montre que le simple fait de s'appeler «bouddhiste» n'est pas une preuve que la conception sous-jacente vient de la haute spiritualité. En fait, aussi bien au Tibet qu'en Chine (et au Japon, en suivant l'influence chinoise), le bouddhisme a «dégénéré» de façon très significative par le contact avec une religion qui s'inspire de la basse spiritualité. Nous y reviendrons par la suite.

41 Une conception de la réalité est ce qu'on appelle une «cosmologie». La cosmologie d'une religion, d'une philosophie ou d'un peuple, c'est la façon de s'imaginer l'agencement de tout ce qui existe. La cosmologie de la haute spiritualité est assez variable selon les formes, mais elle a toujours la notion du domaine spirituel comme réalité ultime et supérieure. C'est parce que ce domaine est considéré comme supérieur que j'ai choisi le terme de la «haute» spiritualité pour cette façon de voir l'univers.

42 L'existence même du nirvana est une supposition entièrement gratuite. A la différence de la révélation biblique, qui s'appuie sur des faits historiques vérifiables comme l'exode et la résurrection, la haute spiritualité est totalement le produit d'une «illumination». Il n'y a aucune preuve qui est proposée pour étayer la notion du nirvana. La personne qui veut pratiquer la haute spiritualité doit commencer par accepter de croire en la réalité du but ultime, sans le moindre indice concret pour confirmer son existence.

personne s'arrête d'exister sur le plan spirituel simplement parce qu'elle meurt sur le plan physique. Une telle idée présupposerait une importance à l'existence matérielle qui est totalement incompatible avec le mysticisme extrême de la haute spiritualité.

Se donner la mort ne met donc pas du tout fin à l'existence, selon cette optique. Au contraire, la personne devra simplement recommencer avec la souffrance de la vie: «Toute naissance ne conduit qu'à la souffrance et à la mort... la succession de naissances est sans fin à moins de trouver la voie qui sort de ce cycle de naissances renouvelées: la voie pour entrer dans le nirvana.»<sup>43</sup> «Nous languissons après la vie; nous nous y attachons. Cette fixation avec les choses mondaines, cet espoir d'étancher notre soif avide, est la force qui nous pousse à travers des naissances sans fin. La naissance conduit à la croissance, la croissance conduit à la dégradation, la dégradation conduit à la mort et à toute la souffrance qui est propre à la vie.»<sup>44</sup>

La haute spiritualité est donc préoccupée tout autant que la basse spiritualité par la souffrance. Le prince Siddhartha Gautama, par exemple, désillusionné par la vie, a décidé que «la vraie nature de l'existence [est] que toute vie n'est dans le fond que tourment et souffrance.»<sup>45</sup> Fort de cette conclusion, il est devenu «le Bouddha» (ce qui veut dire «l'illuminé») et a fondé un des systèmes les plus purs que le monde ait jamais vu dans les religions qui s'inspirent de la haute spiritualité.

Le système qu'il a enseigné propose à l'homme de laisser définitivement toute souffrance derrière en nous montrant la voie qui mène au nirvana. S'il a conclu que c'était la seule solution pour l'homme, c'est qu'il raisonnait déjà en fonction de la haute spiritualité. Son système n'est en réalité qu'une tentative de réforme de l'hindouisme qu'il avait connu dans sa jeunesse, une religion qui relevait de la haute spiritualité<sup>46</sup> tout en gardant beaucoup de traces de la basse spiritualité mythologique qui l'avait précédée. Bouddha a voulu «purifier» ce système en quelque sorte. Les réformes qu'il a proposé ne convenaient pas à tout le monde (il enseignait que les vedas n'étaient ni sacrés ni vrais, que le monde n'avait pas été créé par Brahama, qu'il ne servait à rien de vénérer les dieux et que les castes n'existaient pas<sup>47</sup>) et sa «réforme» a été vue par la suite comme la fondation d'une nouvelle religion. Elle avait pourtant le mérite d'éliminer les traces de la basse spiritualité qui marquaient tellement l'hindouisme.

Selon Bouddha, la «voie du salut» se trouve en l'homme et non en se tournant vers les dieux. Il n'a jamais dit explicitement que les dieux hindous n'existent pas, mais il n'y mettait aucune importance et ne pensait surtout pas que l'homme puisse trouver en eux une quelconque aide spirituelle.

Pour Bouddha, le salut consiste uniquement dans la transformation de la mentalité humaine, pour que nous arrivions à refuser totalement et définitivement tout désir, y compris le désir d'exister sur le plan personnel. Ce renoncement total à toute recherche du plaisir (puisque le plaisir est toujours illusoire et ne conduit qu'à plus de souffrance à long terme) permet à l'homme de se fondre dans

---

43 Schoeps, *op. cit.*, page 173.

44 Lewis, *op. cit.*, page 40.

45 Schoeps, *op. cit.*, page 173.

46 Ceci n'avait pas toujours été le cas dans l'hindouisme. La conception la plus ancienne, contenue dans les *Vedas* (les écritures les plus anciennes des hindous), contient très peu d'éléments qui vont dans ce sens. Le védisme était globalement une religion qui relevait de la basse spiritualité. Mais vers l'époque de Bouddha la philosophie de la haute spiritualité se répandait dans l'hindouisme et c'est cette notion qui l'avait influencée le plus. Les réformes du bouddhisme, considérées comme hérétiques du point de vue des hindous tout en donnant une explication cohérente de la philosophie qu'ils mettaient de plus en plus en avant, ont d'ailleurs favorisé ce développement dans la religion-mère. Toutefois, l'hindouisme a été de nouveau influencée largement par la basse spiritualité quelques siècles plus tard (tout comme le bouddhisme) et de nos jours il s'agit d'un mélange difficile à situer.

47 Voir Joseph Gaer, *How the Great Religions Began*, Signet, 1956, page 37.

le «tout» impersonnel qu'est le nirvana: «Le mysticisme tend à considérer la divinité d'une façon impersonnelle et à concevoir l'immersion totale de l'individualité dans la divinité comme le but ultime du salut.»<sup>48</sup>

Dans la haute spiritualité, donc, le chemin du salut est à trouver à l'intérieur de l'homme. Ceci est bien différent de la basse spiritualité, qui cherche de l'aide spirituelle auprès des dieux et des esprits. La basse spiritualité ne cherche pas spécialement à changer l'homme en quoi que ce soit, mais uniquement à procurer de l'aide magique pour changer les circonstances dans lesquelles il vit (soit maintenant soit après la mort). La haute spiritualité renonce complètement à cette recherche de circonstances convenables et enseigne plutôt que l'homme doit quitter cette existence pour se fondre dans l'univers impersonnel, une «existence» qui ne peut nullement être qualifiée d'heureuse mais qui n'est pas malheureuse non plus puisque l'être humain n'existe plus en tant que tel.

Lewis résume la différence entre les deux systèmes de la façon suivante: «Là où le but de la plupart des religions consiste à surmonter la mort en trouvant la vie éternelle, le but de l'hindouisme est un effort désespéré pour surmonter la vie et y mettre fin, pour terminer ainsi l'emprisonnement éternel de l'âme dans la matière.»<sup>49</sup>

Si on veut saisir le fond de la différence entre ces deux systèmes, elle se trouve dans cette notion de transformer l'homme ou de transformer ses circonstances de vie. La basse spiritualité ne s'intéresse qu'à ce qui est extérieur à l'homme, tout en laissant l'homme plus ou moins égal à ce qu'il a toujours été. (C'est la raison pour laquelle la notion du péché n'a pas sa place dans les formes les plus pures de la basse spiritualité, car dès qu'il est question de péché dans une religion il est évident que l'homme doit transformer au moins certains aspects de sa personne.) La haute spiritualité, au contraire, ne s'intéresse pas du tout à ce qui est extérieur à l'homme. Ou bien il s'agit d'une illusion pure, ou bien il s'agit d'une distraction qui ne peut qu'empêcher l'homme de poursuivre le vrai but spirituel. Ce que la haute spiritualité veut, c'est faire de l'homme un être «spirituel», c'est à dire un être qui n'a rien en commun avec cette existence matérielle et personnelle. Dans le fond, on ne peut même plus parler des «êtres» dans ce contexte, puisqu'il n'y a qu'un «être», «l'âme universelle» et impersonnelle qu'est le nirvana. L'homme se transforme en quantité spirituelle pour quitter complètement cette vie (ou cette série de vies) remplie de souffrance.

## Le feu et la glace: la spiritualité intermédiaire

La haute spiritualité est une fausse approche de la religion, bien entendu. Toutefois, elle propose certains éléments bien attirants. D'abord, elle donne une philosophie de base qui va bien plus loin que les considérations égoïstes de la basse spiritualité, une explication de la nature de l'univers qui convient mieux aux gens «cultivés» que des enfantillages sur des dieux qui sont puissants mais qui obéissent aux hommes. (Ce n'est pas pour rien que la haute spiritualité ne se manifeste jamais en dehors d'une certaine civilisation qui pousse l'homme à réfléchir sur le sens de son existence.) En plus, et surtout, elle propose de faire de l'homme quelque chose de «supérieur» parce que spirituel. C'est toujours intéressant de dire aux gens qu'ils peuvent être meilleurs que ceux qui les entourent.

Toutefois, elle ne correspond pas du tout à la nature fondamentale de l'homme. Renoncer à tout, même à sa propre identité personnelle, est une «solution» assez radicale au problème de la souffrance. Surtout, le type de raisonnement sous-jacent ne vient pas du tout naturellement.<sup>50</sup> La haute spiritualité constitue une sorte de «suicide spirituel» qui n'attire que très, très peu de gens.

---

48 Schoeps, *op. cit.*, page 35.

49 Lewis, *op. cit.*, page 35. Italiques de l'auteur. Notons que ce qui est dit de «l'hindouisme» n'est vrai que des formes de l'hindouisme qui sont restées fidèles à la haute spiritualité, ce qui est loin d'être toujours le cas. (Nous y reviendrons sous peu.)

50 Ceux qui prônent ce type de mysticisme ésotérique, au lieu d'admettre que cette conception ne correspond pas à la mentalité de l'homme, prétendent qu'il est simplement très difficile d'y arriver, réservé donc à une élite. Cet élitisme a produit dans le bouddhisme, par exemple, le «petit véhicule», le bouddhisme hinyana, ainsi nommé parce qu'il n'est accessible qu'à peu de gens. Lewis écrit: «Cela ne fait aucun doute, le bouddhisme hinyana est loin au-delà des capacités de l'homme ordinaire» (*op. cit.*, page 47). Bouddha était convaincu que la vie n'avait aucune valeur, que le vrai bonheur ne peut pas exister. Sachant que peu de gens étaient réellement

Le résultat est que la haute spiritualité ne reste pour ainsi dire jamais pure. Très rapidement, elle se mélange avec la basse spiritualité, la recherche «naturelle» de l'homme pécheur après une vie confortable. Fuir l'existence personnelle parce que le vrai bonheur est impossible semble une solution bien trop radicale. Quelque part, l'homme est convaincu qu'il est possible de trouver une vie agréable, même celui qui n'a connu qu'une vie de troubles. J'ai vu une fois la couverture d'un magazine avec une interview d'une vedette de la chanson qui disait: «Je sens que le bonheur existe. Je ne l'ai pas connu.»<sup>51</sup> C'est l'attitude de la quasi-totalité des gens. Ils veulent bien admettre que leur vie n'est pas toute rose, mais ils ne sont pas prêts à admettre pour autant que cela est inéluctable.

On pourrait croire que la haute spiritualité et la basse spiritualité feraient très mauvais ménage ensemble. A priori, vu leurs différences fondamentales, essayer d'en faire un amalgame semble être aussi difficile que de mélanger le feu et la glace. Pourtant, on y arrive bien, à condition de modifier sérieusement la nature de la haute spiritualité (et, dans une moindre mesure, celle de la basse spiritualité également).

La haute spiritualité cherche à transformer l'homme, à en faire un être «spirituel», supérieur, au-delà des difficultés de l'existence ordinaire. Bien sûr, elle le fait dans le contexte du renoncement à l'existence personnelle mais cet aspect, tout en étant fondamental (et nécessaire) dans la philosophie de fond de la haute spiritualité, est toujours le premier élément à être modifié.

L'homme qui raisonne d'une façon générale en fonction de la basse spiritualité peut constater que la magie marche très mal. On a beau dire que c'est parce que les rites n'étaient pas accomplis correctement ou parce qu'un autre avec une magie plus puissante est intervenu; on finit tout de même par douter de son efficacité. Ceci est d'autant plus vrai dans un contexte civilisé où les gens arrivent à douter de l'existence même des dieux ou des esprits qui sont censés pouvoir nous aider.

C'est là que la haute spiritualité, sous une forme modifiée et sérieusement diluée, peut venir en aide. Plutôt que de chercher l'aide spirituelle par la magie, peut-être que c'est l'homme qui doit changer, pour devenir lui-même plus «spirituel». Ainsi, il sera mieux en mesure d'assurer son propre bien-être, sans devoir compter sur les caprices des dieux qui n'accomplissent que si rarement ce qu'on veut d'eux (s'ils existent, encore).

Ainsi naît la spiritualité intermédiaire. Elle est en fait une sorte d'hybride, entre la basse spiritualité et la haute spiritualité.<sup>52</sup> Elle peut se former à partir de l'influence, dans la basse spiritualité, de la haute spiritualité ou d'une pensée qui va dans ce sens sans forcément aller jusqu'au bout.<sup>53</sup> Elle peut aussi être le résultat, en revanche, de la haute spiritualité qui dégénère.<sup>54</sup> C'est un cas de figure très

---

d'accord avec lui, dans le fond de leur pensée, il a dit: «Il est difficile, d'une grande distance, de tirer flèche sur flèche à travers un petit trou de serrure, sans jamais rater. Il est encore plus difficile de pénétrer la réalité que 'tout ceci est mauvais'» (cité par Lewis, *op. cit.*, page 40). Autant d'aveux que la haute spiritualité, dans une forme plus ou moins pure, ne donne nullement une solution désirable aux questions de l'existence humaine.

<sup>51</sup>Malheureusement je n'ai pas acheté le magazine et je n'ai donc pas lu l'article. (Je ne m'intéressais pas spécialement à ce type de réflexion à l'époque.) Je ne sais même plus de quelle revue il s'agissait. La phrase m'est bien restée mais je suis incapable de citer la source précise. Je ne sais pas non plus si cette citation en couverture reflétait fidèlement la pensée du chanteur en question; pour cette raison je préfère ne pas citer son nom. Cette interview date de la fin des années 80, il me semble. Si quelqu'un peut me fournir plus de détails, j'en serais reconnaissant.

<sup>52</sup> Pour cette raison, dans une version précédente de ce document je l'avais appelé la spiritualité hybride.

<sup>53</sup> C'est de cette manière que s'est produit l'hindouisme de l'époque de Bouddha. La pensée hindoue se tournait de plus en plus dans le sens d'un mysticisme «haut», mais n'avait pas poursuivi les implications de cela jusqu'au bout. L'hindouisme que Bouddha voulait réformer pour en faire une religion de haute spiritualité pure était donc une forme de spiritualité intermédiaire.

<sup>54</sup> La basse spiritualité dégénère aussi, mais jamais dans ce sens. Il faut d'abord que la haute spiritualité ait été inventée, par des réflexions philosophiques des gens ayant rejeté la basse spiritualité. Ensuite seulement ces idées mystiques, si intéressantes au premier

courant. C'est ce qui est arrivé au bouddhisme, par exemple:

«En Chine, au Tibet et au Japon il a subi de nombreuses assimilations à des divinités locales et a été associé avec des notions magiques et diverses formes de rites. ... Mais le lamaïsme hiérarchique du Tibet, le bouddhisme japonais et la religion populaire chinoise ne sont pas du bouddhisme pur.»<sup>55</sup>

«Le bouddhisme de 'l'école du pays pur'<sup>56</sup> est en train de devenir une religion de grâce<sup>57</sup>; le salut personnel est recherché dans le paradis du bouddha céleste dans lequel seront reçus ses adeptes après la mort. La doctrine du nirvana du bouddhisme primitif ne joue pratiquement aucun rôle dans le bouddhisme amitabha.»<sup>58</sup>

«Dans le bouddhisme mahayana<sup>59</sup> le nirvana n'est pas la simple extinction du désir voire même de l'individualité. L'accent est mis davantage sur l'identité personnelle à réaliser que sur l'identité personnelle illusoire à supprimer.»<sup>60</sup>

«La doctrine principale du bouddhisme tibétain est l'enseignement que dans la recherche de l'illumination l'aide des bodhisattva<sup>61</sup> peut être obtenue par des rites appropriés.»<sup>62</sup>

La même dégénérescence s'est produit dans l'hindouisme. C'était à prévoir, puisque l'hindouisme a toujours gardé bien plus de traces de la basse spiritualité d'où elle est issue que le bouddhisme. Dans son ouvrage, Lewis explique comment l'hindouisme, à partir de 250 ans avant Jésus-Christ, a vu un retour des dieux védiques de sa forme primitive avant l'influence de la haute spiritualité. Dans certaines formes de l'hindouisme, une large place est laissée à des divinités à qui on rend un culte. Lewis parle même de la doctrine selon laquelle «la vie dans ce monde, si elle est vécue avec détachement, peut être véritablement religieuse».<sup>63</sup>

---

abord mais qui ne correspondent pas à la réalité des besoins humains, peuvent être «récupérées» par ceux qui veulent, après tout, une vie confortable.

55 Schoeps, *op. cit.*, page 185.

56 Forme de bouddhisme, d'abord en Chine et ensuite au Japon. Il s'appelle aussi le bouddhisme amitabha.

57 Le mot «grâce», utilisé par les écrivains sur les religions, signifie pratiquement toujours l'intervention de Dieu ou des dieux en faveur des hommes, sans qu'il y soit nécessairement question de la grâce dans le sens biblique avec la notion essentielle que cette intervention est imméritée. Très souvent on parle de «grâce» dans une religion où l'homme en bénéficie à cause de ses œuvres ou son mérite. C'est dans ce sens que le mot est utilisé ici.

58 Schoeps, *op. cit.*, page 195.

59 Par contraste avec le bouddhisme original et élitiste, qui a été appelé «le petit véhicule» (hinyana), la version plus populaire s'appelle «le grand véhicule» (mahayana). Si le «petit véhicule» est réservé à quelques personnes capables de s'y adapter, le «grand véhicule» s'accommode volontairement aux recherches spirituelles des masses pour qu'un maximum de gens puissent y trouver place, d'où son nom.

60 Lewis, *op. cit.*, page 46.

61 D'abord, un adepte du bouddhisme tibétain qui est arrivé lui-même à l'illumination. Il s'agit donc d'un être humain. Ensuite, une sorte d'esprit (pas forcément personnel mais ayant toujours une identité) de ces grands illuminés du passé. C'est dans ce sens que le mot est utilisé ici.

62 Lewis, *op. cit.*, page 48.

63 Lewis, *op. cit.*, page 33.



Même le taoïsme chinois, une religion très mystique et orientée sur la recherche d'un niveau «spirituel» au-delà de l'existence personnelle dans ce monde, s'est rapidement trouvé transformé en religion populaire. Schoeps écrit: «La forme actuelle du taoïsme n'est rien d'autre que la continuation de la religion populaire chinoise ancienne. La terre foisonne de hordes innombrables de hen (âmes, esprits) et de uei (fantômes) qui mettent en péril à tout moment la vie et la santé des hommes. ... Tout le monde, du fonctionnaire le plus bas jusqu'à l'empereur doit faire face à leurs intentions néfastes et tenter de les apaiser par des pétitions courtoises.»<sup>64</sup>

De toute façon, un tel processus est plus ou moins inévitable. Après la citation précédente, Schoeps ajoute: «Ainsi la doctrine de Lao-tse a connu le destin de tout système profond quand les masses s'en emparent.»<sup>65</sup> Dans l'introduction il avait déjà abordé ce principe, en écrivant: «La religion et la magie s'interpénètrent souvent, avec comme résultat une dégénérescence de la religion qui devient de la magie. Les rites et les formulations de la prière tendent à devenir des moyens impies pour contraindre les dieux. De telles caractéristiques se sont développées dans les formes tardives de la religion égyptienne, dans le taoïsme chinois et ailleurs.»<sup>66</sup>

De ce fait, on trouve très peu de religions qui relèvent véritablement de la haute spiritualité. Le plus souvent, s'il est question de cette forme de mysticisme, il s'agit d'une spiritualité intermédiaire. Il y a des formes d'hindouisme, par exemple, qui prônent une haute spiritualité quasi pure, mais la grande majorité des hindous s'inspire plutôt d'une religion qui montre énormément de traces de la basse spiritualité. Le bouddhisme, qui était à l'origine la haute spiritualité la plus pure que j'ai rencontrée dans mes recherches, n'a pratiquement aucune forme aujourd'hui qui le soit encore.<sup>67</sup> La haute spiritualité a dégénéré pratiquement partout en spiritualité intermédiaire, une recherche qui correspond bien mieux à la mentalité de l'homme pécheur.

La spiritualité intermédiaire cherche toujours à mettre ensemble des aspects de la basse spiritualité et de la haute spiritualité. Comme la basse spiritualité, elle est axée sur l'existence personnelle et propose à l'homme d'améliorer ses conditions de vie. Comme la haute spiritualité, elle propose de transformer l'homme, d'en faire un être «spirituel» et supérieur.

Selon le mélange, cette spiritualité intermédiaire peut se rapprocher plus de la basse spiritualité ou de la haute spiritualité. Dans certains cas elle sera très ésotérique, une «haute spiritualité» à peine déformée par les aspirations de la basse spiritualité. Dans d'autres cas elle sera pratiquement identique à la basse spiritualité ordinaire, avec juste quelques notions mystiques sur l'amélioration de l'homme qui trahissent l'influence de la haute spiritualité. Toutes les variantes entre ces deux positions sont possibles.

Les adeptes de Krishna, une forme de l'hindouisme, ont par exemple un but fondamental qui relève bien de la haute spiritualité: il faut échapper au cycle des réincarnations car la vie dans la chair n'est que souffrance. Pourtant, on y voit bien les traces de la magie:

«Celui qui chante le nom saint du Seigneur<sup>68</sup> est libéré immédiatement de la réaction de péchés sans nombre, même s'il le chante à la légère ou comme distraction musicale. ... Si quelqu'un chante le nom saint du Seigneur Krishna et qu'il meurt ensuite par un accident ou qu'il est tué par une bête sauvage, par une maladie ou par une arme, il est libéré immédiatement de la nécessité de reprendre la naissance. Comme le feu brûle l'herbe sèche et la réduit en cendres, le nom saint de Krishna brûle et réduit en cendre toutes ses

---

<sup>64</sup> Schoeps, *op. cit.*, page 207.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> Schoeps, *op. cit.*, page 24.

<sup>67</sup> Le bouddhisme hinyana de Sri Lanka reste la forme la plus pure du bouddhisme qui existe de nos jours. Il concerne un tout petit pourcentage de ceux qui s'appellent «bouddhistes» dans le monde. Même cette forme du bouddhisme montrent certaines traces de basse spiritualité.

<sup>68</sup> Dans ce contexte, le «Seigneur» est, bien entendu, le Seigneur Krishna.

réactions karmiques<sup>69</sup>. ... Si une personne qui ne connaît pas la puissance d'un médicament le prend, ou si quelqu'un est forcé à en prendre, le médicament agira même sans qu'il le sache. Même si quelqu'un ne connaît pas la valeur qu'il y a à chanter le nom saint du Seigneur, ce chant sera efficace pour le libérer de la réincarnation.»<sup>70</sup>

L'influence de la magie y est évidente. Et comme toujours dans la magie il y a des conditions: «Afin d'être efficace, pourtant, le *mantra* Hare Krishna doit avoir été reçu d'un véritable maître spirituel dans la succession disciplinée du Seigneur Krishna lui-même. Ce n'est que par la miséricorde d'un tel *gourou* qualifié qu'on peut se libérer du cycle de la naissance et la mort.»<sup>71</sup>

Le bouddhisme zen, en revanche, ne vise pas cette libération du cycle de réincarnation. «Le but du Zen est de faire comprendre à la personne qui médite la signification religieuse des actes ordinaires, pour qu'il devienne capable de vivre en harmonie avec le principe de l'être.»<sup>72</sup> Il ne s'agit pas de transformer sa façon de penser afin d'entrer dans le nirvana mais d'atteindre une sorte de «dimension spirituelle» mystique tout en étant dans cette vie. «[Le but est] l'harmonie avec l'ultime. ... La révélation ne vient pas de l'effort mais par un choc soudain. ... Ne faites pas d'efforts mentaux; sautez de la pensée à la connaissance. Ne comptez pas sur une pensée conceptuelle au sujet de Dieu, l'âme ou le salut.»<sup>73</sup>

Il y a d'ailleurs énormément de sectes et petits mouvements religieux qui s'inspirent de la haute spiritualité sur certains points sans adhérer totalement à sa philosophie de base. Dans la société occidentale, ils sont souvent regroupés par les médias et d'autres sous le terme du Nouvel Age. Ils sont très, très variés quant à leurs buts, leurs moyens et leurs enseignements. Tout ce qu'ils ont en commun, en fait, est cette notion d'améliorer l'homme par une sorte de transformation spirituelle qui relève (selon eux) de sa véritable nature spirituelle. Tous se situent donc dans ce que j'appelle la spiritualité intermédiaire.

## La spiritualité intermédiaire chez les Grecs

La spiritualité intermédiaire a pris d'autres formes à travers les âges. Longtemps avant qu'on ait songé au «Nouvel Age», les Grecs avaient une conception dualiste qui s'inspirait à la fois de l'influence de la pensée orientale (ramenée de leurs conquêtes de l'empire perse) et de la basse spiritualité populaire de la religion traditionnelle. A une époque où les philosophes mettaient sérieusement en question la crédibilité de la mythologie traditionnelle, du moins dès qu'on l'abordait d'une façon plus ou moins littérale, ce mélange a permis de trouver une approche religieuse bien plus «sophistiquée» tout en permettant à chacun de rechercher une vie confortable. Cette spiritualité grecque s'est peu à peu cristallisée au fil des siècles pour devenir, vers le deuxième siècle de notre ère, ce qu'on a appelé le gnosticisme. Elle s'est manifestée de bien des manières différentes selon les moments et les mouvements.

---

69 Le *karma* est le principe qui rétribue à chacun selon ce qu'il a fait. Dans la pratique, c'est ce qui fait que quelqu'un qui n'a pas atteint le stade suprême doit se réincarner pour poursuivre son chemin. Les réactions «karmiques» sont donc les résultats des actes de l'homme, à cause du karma, qui font qu'il doive en subir les conséquences.

70 Citation des explications données par les Vishnudas (les serviteurs de Vishnu) dans les écritures védiques et relatée dans *Coming Back — The Science of Reincarnation*, The Bhaktivedanta Book Trust, 1982, page 83. Le livre n'est pas présenté par un auteur proprement dit mais est basé sur l'enseignement de A.C. Bhaktivedanta Swami Prabhupada.

71 *Coming Back*, p. 123.

72 Schoeps, *op. cit.*, page 211.

73 Lewis, *op. cit.*, page 49. Il est très utile de noter cette conception du moyen de progrès spirituel, car elle se retrouve dans d'autres religions qui relèvent de la spiritualité intermédiaire et, comme nous verrons par la suite, a largement influencé certaines formes du christianisme (qui doivent être considérées elles-mêmes, donc, comme relevant de la spiritualité intermédiaire).

La pensée de base dans la spiritualité grecque était ce dualisme qui voyait l'univers comme un ensemble composé de deux parties distinctes. L'une se manifestait par l'esprit et l'autre par la matière. La matière (la terre, donc, ainsi que tout ce qui a trait à la vie sur la terre) est le domaine le plus «vil». L'esprit (le domaine des dieux) est bien plus noble:

«Aristote, en suivant les indications de Platon, avait tracé à travers cette carte cosmique une frontière qui en arriva à être généralement acceptée: au-dessus de cette frontière, au-delà de la lune, se trouvaient les cieux invariables où les étoiles étaient en mouvement, 'rank on rank, The army of unalterable law'<sup>74</sup>; en-dessous de la frontière se trouvait le monde sublunaire, le domaine du hasard, de la mutabilité et de la mort. Et dans ce domaine tout scintillant de beaucoup de demeures, la terre apparaissait comme la plus vile de toutes: on la tenait pour composée de toutes les lies et sédiments de l'univers, matière froide, lourde et impure, dont le poids l'avait précipitée au centre du monde.»<sup>75</sup>

«Le monde ancien, et surtout les régions où l'influence hellénique était forte, croyaient en la distinction entre la matière et l'esprit. La première était considérée comme mauvaise et le dernier comme bon. Dans cette pensée, le salut voulait dire l'émancipation de l'âme de l'esclavage à la matière ainsi que l'immortalité par l'union avec Dieu. C'était le but des mystères, du gnosticisme et du néo-platonisme.»<sup>76</sup>

Cette pensée d'un domaine spirituel meilleur que le monde matériel montre, bien entendu, l'influence de la haute spiritualité. Pourtant, le but n'était pas toujours d'atteindre une vie qui se situe uniquement dans ce domaine spirituel, comme dans le nirvana. Même quand il s'agissait de cela, les Grecs (fondamentalement individualistes dans leur pensée) n'étaient pas portés sur la notion de la personnalité qui se fond dans le «tout» universel. S'il s'agissait de regagner le domaine spirituel d'où nous sommes tombés,<sup>77</sup> l'homme y garderait tout de même son identité.

Mais s'il y garde son identité, c'est qu'il s'agit dans le fond d'un domaine qui n'est pas si différent de celui-ci. La vie y sera mieux, plus «spirituel», sans les faiblesses ou les malheurs de l'existence matérielle. Ce sera néanmoins une vie reconnaissable, une existence personnelle. Une telle conception n'est pas fondamentalement différente du paradis de bien des systèmes qui s'inspirent de la basse spiritualité. La spiritualité grecque était donc bel et bien une spiritualité intermédiaire, même sous sa forme la plus «exaltée».

Très souvent, en fait, surtout pour l'homme de la rue, la recherche se situait essentiellement dans le désir de devenir «spirituel», pour être «au-dessus» de ce qui est vil sur la terre. C'est le propre de la spiritualité intermédiaire: transformer l'homme en un être plus «spirituel» (comme dans la haute spiritualité) pour qu'il profite mieux de sa vie individuelle (comme dans la basse spiritualité). La façon d'y arriver et ce que cela permettait de faire prenaient bien des manifestations différentes, mais l'idée de base était là.

C'est cette spiritualité grecque qui a le plus influencé le christianisme dans ses quelques premiers siècles.<sup>78</sup> Sous différentes formes,

---

74 Cette phrase, en anglais dans le texte, signifie: «rang sur rang, l'armée de la loi inaltérable». Autrement dit, il s'agit du domaine où tout obéit précisément au principe de l'ordre.

75 Dodds, *op. cit.*, page 20.

76 Kenneth Scott Latourette, *The First Five Centuries*, tome 1 de *A History of the Expansion of Christianity*, Zondervan, 1970, pages 165-166.

77 C'était effectivement l'explication que donnaient certains, comme l'écrit Dodds, *op. cit.*, à partir de la page 37.

78 Au sujet de l'ascétisme qu'inspire cette pensée dualiste grecque, par exemple, Dodds écrit: «Mais une forte dose de rigorisme fanatique avait été absorbée par l'Eglise, et elle restait là comme un poison qui agit lentement, et (s'il est permis à un outsider de dire ce qu'il pense), un poison qui n'a pas encore été complètement rejeté» (*op. cit.*, page 50). Latourette ajoute: «Le néo-platonisme allait laisser une marque indélébile sur la théologie et le mysticisme du christianisme; dans la vie de ce dernier, bien qu'ayant eu plus de réussite, il reste encore aujourd'hui une influence dont il faut tenir compte» (*op. cit.*, page 20).

c'est contre elle que se dirigent plusieurs enseignements du Nouveau Testament. Paul écrit 1 Corinthiens en grande partie pour corriger l'influence d'une forme de la spiritualité grecque qui croyait que les manifestations «bizarres» et incontrôlables constituaient la preuve du contact avec cette «dimension spirituelle» et devaient donc donner plus de puissance spirituelle.<sup>79</sup> Jean a écrit sa première épître pour dénoncer une autre forme de la spiritualité grecque, une sorte de «proto-gnosticisme» qui, s'inspirant de la pensée dualiste, ne pouvait admettre que Christ (qui vient de Dieu, donc du monde «spirituel» et supérieur) se soit manifesté en chair (la matière étant vile et, par conséquent, tout le contraire de ce qui est spirituel).

La spiritualité intermédiaire s'est aussi manifestée chez les Grecs par toute une gamme de religions désignées collectivement comme: «les mystères». Les mystères étaient des cultes assez disparates en ce qui concerne leurs doctrines et leurs pratiques, mais avec une certaine ressemblance quant à leur but profond: «D'une façon générale, leur but était de libérer leurs membres de l'esclavage de la chair et de leur garantir une immortalité bienheureuse. Ceci se faisait par une union avec un dieu-sauveur qui était mort et ressuscité. Cette union s'obtenait par une cérémonie d'initiation et par des rites, comme un repas en commun, auxquels les membres participaient. Les cultes à mystère étaient riches en symbolisme. Ils prétendaient procurer pour leurs adhérents la rédemption de la mortalité, de l'impureté et du mal dans lesquels l'homme se trouve. Ils étaient très émotifs et certains étaient orgiaques.»<sup>80</sup>

Les cultes à mystères montrent les signes évidents d'une influence de la haute spiritualité. Par leur mysticisme et même par leur origine géographique<sup>81</sup> ils montrent clairement la notion d'un ordre «spirituel» qui est supérieur à la vie ordinaire dans la chair et qui doit apporter quelque chose à celui qui sait le trouver. Pourtant, ils gardaient bien la notion de la basse spiritualité aussi bien par leurs rites d'ordre magique que par leur but fondamental d'une vie (surtout après la mort) heureuse.

Le christianisme montre certaines ressemblances avec les cultes à mystère (tout en montrant également des différences fondamentales). Toutefois, ils ne semblent pas avoir influencé spécialement la foi chrétienne dans ses débuts. «On peut dire que les nombreux documents chrétiens que nous possédons des quatre premiers siècles disent relativement peu à leur sujet [les cultes à mystère] et que, d'une façon générale, les apologistes chrétiens ont consacré très peu de place à leur réfutation. En tant que concurrents de la nouvelle foi, ils ne semblent pas avoir été considérés aussi importants par les chrétiens éduqués que la philosophie païenne et les dieux du culte de l'état.»<sup>82</sup>

Dans l'étude actuelle, la mention des cultes à mystère n'a pas pour but de comprendre leur influence dans le christianisme, puisqu'ils n'en ont pratiquement pas eu. Par le fait même de leur existence, cependant, ces cultes nous intéressent en ce qu'ils nous révèlent la recherche spirituelle des gens de l'époque. Puisque la spiritualité intermédiaire des Grecs a pris une telle forme dans tant de petites sectes différentes, on comprend assez facilement qu'elles répondaient à un besoin spirituel. Or, si ces cultes à mystère répondaient à

---

79 Ce serait profitable d'étudier l'ensemble de 1 Corinthiens sous ce jour mais nous ne prendrons pas le temps ici. Il faut au moins constater que c'est le sujet principal des chapitres 12 à 14. Le premier verset du chapitre 12 est souvent traduit plus ou moins comme suit: «Pour ce qui concerne les dons spirituels...» (Segond). C'est faux. Le texte original n'utilise pas le mot pour «dons spirituels» mais un autre qui signifie «les manifestations spirituelles», c'est à dire, les manifestations de la puissance des esprits. De même le verset 12 du chapitre 14: «...puisque vous aspirez aux dons spirituels...» (Segond). Le sens du texte original est: «...puisque vous êtes zélés pour les (choses qui relèvent des) esprits...» L'ensemble de cette section argumente contre le «contact avec le spirituel» comme source d'édification chrétienne, lui préférant la compréhension du message de Dieu. C'est pour les prendre à leur propre jeu que Paul avait écrit dans 4:19-20, au sujet de ceux qui s'opposent à lui: «...je connaîtrai, non les paroles, mais la puissance de ceux qui se sont enflés. Car le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en puissance.» Autrement dit, si ces pratiques surnaturelles inspirées par la spiritualité grecque étaient réellement source de puissance spirituelle, plus que l'enseignement de Paul, cela devait se voir.

80 Latourette, *op. cit.*, page 23.

81 «Dans l'ensemble, les mystères sont venus de l'Asie Mineure ou du nord de la Thrace» (Schoeps, *op. cit.*, page 132). «Les cultes à mystère... étaient d'origine ancienne, venant soit de la Grèce soit de l'Orient» (Latourette, *op. cit.*, page 24).

82 Latourette, *op. cit.*, page 29.

un besoin largement ressenti dans la population, il y avait un grand danger que ce même besoin ne produise un état d'esprit similaire chez les chrétiens. Cette spiritualité grecque qui engendrait dans un cas des religions proposant de produire le bonheur personnel par l'union avec le divin pouvait bien engendrer la même chose dans l'autre cas. Même si le résultat s'appelait «chrétien», il s'agirait bien d'une manifestation de la spiritualité intermédiaire et non de la pensée biblique.

## Conclusion sur les spiritualités de l'homme pécheur

Il faut bien retenir de ce tour d'horizon (rapide, vu l'énorme quantité d'information à prendre en compte) que la recherche la plus naturelle de l'homme se manifeste par la basse spiritualité. Les religions les plus populaires sont toujours, soit de cette inspiration, soit imprégnées d'une grande influence dans ce sens. La haute spiritualité est intéressante surtout par son aveu tacite de l'échec de la basse spiritualité et par son influence sur ce dernier, ce qui produit la spiritualité intermédiaire.

La spiritualité intermédiaire est assez répandue dans le monde civilisé. Elle ne se manifeste que très, très peu en dehors des périodes de haute civilisation; quand elle le fait, il s'agit normalement des suites d'une modification de la pensée religieuse qui a eu lieu pendant une période civilisée.<sup>83</sup> Toutefois, dès que la civilisation s'élève au-dessus d'un certain point la spiritualité intermédiaire devient la norme. Ceci vient de l'impossibilité pour une personne éduquée de prendre au sérieux les explications quelque peu naïves des religions magiques. Le pessimisme fondamental de la haute spiritualité n'est pas attirant, ce qui explique pourquoi elle ne se répand pas longtemps dans sa forme pure, mais ses notions sur la nature spirituelle de l'univers et surtout sur le potentiel spirituel de l'homme pour «atteindre la divinité» sont accueillies beaucoup plus facilement. Cela fait une religion bien plus «sophistiquée» pour l'homme civilisé, tout en répondant à la recherche de base qu'est la basse spiritualité.

La spiritualité grecque était un bon exemple de la spiritualité intermédiaire. Elle est d'autant plus importante que la pensée grecque a énormément influencé la pensée européenne à travers les siècles. C'est donc de ce côté que vient le plus grand danger pour le christianisme. Si le message chrétien doit être modifié, le premier risque est dans les conceptions les plus couramment répandues, évidemment. Il nous est donc utile de connaître cette forme précise de la spiritualité intermédiaire en vue de la reconnaître quand elle influence la pensée chrétienne.

De nos jours il est aussi utile de faire très attention à l'influence des religions orientales. Comme nous avons vu, elles s'inspirent aussi de la spiritualité intermédiaire (et non de la haute spiritualité, dans la grande majorité des cas, comme on aurait pu le penser). La facilité de communication et les déplacements multiples des gens aujourd'hui ont ouvert la porte à cette influence orientale dans le monde occidental. Avant le milieu du vingtième siècle, cette spiritualité orientale était peu connue et encore moins répandue en Europe et dans les pays qui dépendent de la civilisation européenne (comme l'Amérique du nord). Depuis cinquante ans, pourtant, nous les retrouvons un peu partout. Le nouvel âge est, de nos jours, une spiritualité avec laquelle nous devons compter.

---

83 L'hindouisme et le bouddhisme ont bien survécu à la chute de la civilisation ancienne dans laquelle elles ont pris cette forme. En Europe aussi, longtemps après la chute de la civilisation gréco-romaine, un mysticisme s'inspirant de la spiritualité grecque a continué à se manifester. Mais dans les deux cas il s'agit d'une pensée qui est née dans le contexte d'une civilisation; ce n'est pas pendant le moyen âge en Europe, ni pendant les siècles de pauvreté de l'Inde, que la pensée religieuse a évolué dans ce sens mystique. Au contraire, la chute de la civilisation a produit dans les deux cas un retour assez marqué vers la basse spiritualité avec sa préoccupation majeure pour le bien-être personnel. Cette notion est bien plus accessible à l'homme peu éduqué qui caractérise une telle période.